LES MÉMOIRES DE MADAME FELLER

par
J. M. Cramp, D.D.

Avec une brève esquisse de
la Mission de la Grande Ligne
dans les années qui ont suivi.

ÉDITIONS IMPACT
230, rue Lupien
Trois-Rivières, (Québec) G8T 6W4
CANADA

© 2012 : Publications Chrétiennes
230, rue Lupien
Trois-Rivières (Québec) G8T 6W4
CANADA

Édité avec l'aimable accord de Service d'Orientation Biblique,
Québec (Québec), CANADA

Tous droits réservés

Dépôt légal – 4e trimestre 2012

ISBN : 972-2-89082-144-6

Dépot légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

« Éditions Impact » est une marque déposée de
« Publications chrétiennes inc. »

Imprimé au Québec
Couverture : Richard Ouellette

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE		PAGE
	Introduction	5
1	Premières années	7
2	Mariage	15
3	Conversion	21
4	Vie chrétienne	35
5	Activité dans l'Eglise	53
6	L'Aurore de la vie missionnaire	69
7	Le voyage à New-York	85
8	Le premier hiver	91
9	Le travail à Saint-Jean	99
10	Commencement à la Grande Ligne	113
11	La rébellion	125
12	La maison de la mission	139
13	Saint-Pie	153
14	Sympathie et secours	163
15	Epreuves	185
16	Progrès	193
17	Progrès (suite) 1856-1866	221
18	Au crépuscule de la vie	247
19	Une brève esquisse de la mission de la Grande Ligne en 1870	273
20	Appendice	279

INTRODUCTION

Madame Henriette Feller était une véritable pionnière. Elle est venue au Canada français en 1835, avec son collègue le pasteur Louis Roussy, pour y proclamer l'Évangile.

Le récit de l'oeuvre évangélique, avec ses débuts difficiles, mais aussi avec son expansion remarquable, est une lecture passionnante pour nous qui professons la même foi, un siècle et demi plus tard, ici au Québec.

Madame Feller était une femme de foi; une foi simple, totale, et surtout personnelle. . . en Dieu, en Jésus-Christ, et dans la Parole de Dieu, la Bible. A cause de cette foi, qui l'avait transformée, elle a pu apporter le message qui transforme. C'est aussi cette foi évangélique qui a transformé des centaines, pour ne pas dire des milliers de Canadiens.

Il est intéressant de remarquer la relation entre ce qui se passait en Suisse française, ou vivait Henriette Feller au début du 19e siècle, et la situation au Canada français à la même époque. Aux deux endroits il y avait la même haine pour la Parole de Dieu. La différence c'est qu'en Suisse la Bible était entre les mains du peuple, alors qu'au Canada français l'Église de Rome tenait le peuple dans l'ignorance de la Bible.

A cette époque, le christianisme issu de la Réforme du 16e siècle, était mort. Les pasteurs de Genève, par exemple, étaient gagnés à la philosophie rationaliste de Voltaire. A Lausanne, les pasteurs étaient restés dans l'orthodoxie officielle, mais la doctrine de la grâce de Dieu n'était pas connue. Les gens soucieux de leur état devant Dieu espéraient

mériter sa faveur par leurs bonnes oeuvres. Il n'est donc pas étonnant que la proclamation de la grâce de Dieu, qui seule sauve le pécheur, ait suscité une haine et une persécution si farouches.

A travers les siècles, l'histoire montre cette lutte continuelle entre les ténèbres et la lumière. C'est seulement par un retour continuel à la Parole de Dieu que la lumière peut briller. Ce livre montre aussi la nécessité de revenir sans cesse à la Bible.

Nous disons notre reconnaissance à Madame Vivian Laplante pour tout le travail qu'elle a fait lors de la première édition du livre «Les Mémoires de Madame Feller» et aux Éditions Beauport pour cette nouvelle parution.

J. S. Gilmour, B.A., B.D.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Les six premiers chapitres de ce livre sont tirés d'un récit du Pasteur L. Roussy qui fut un compagnon de Madame Feller, lors de son voyage au Canada, et un collaborateur durant toute sa vie.

Pour le reste du volume, l'auteur a puisé dans les rapports et documents de la Mission de la Grande Ligne. L'aide précieuse du Pasteur Théodore Lafleur, de Montréal, a aussi été acceptée avec reconnaissance.

J. M. Cramp D.D.

CHAPITRE 1

PREMIÈRES ANNÉES

Henriette Odin naquit le 22 avril 1800 à Montagny, un petit village du canton de Vaud, en Suisse, dans un endroit des plus beaux et des plus agréables.

Les parents d'Henriette faisaient partie de l'Eglise protestante du pays où ils avaient été élevés. Mais cette Eglise était dans un état de décadence spirituelle. Elle avait joui d'abondantes bénédictions spirituelles pendant la Réforme, après le massacre de la St-Barthélémy en 1572, et à la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, quand des milliers de réfugiés prirent la fuite à cause de la persécution en France. Un grand nombre de ces réfugiés étaient des hommes intelligents, cultivés et de piété sincère, qui brillèrent dans les collèges du pays et animèrent la foi de leurs bienfaiteurs, lesquels les reçurent avec une charité vivante et les traitèrent avec une grande bonté. Mais la piété se refroidit bientôt. L'amour du monde et la recherche de la fortune s'emparèrent de leur coeur et, au début du dix-neuvième siècle, un profond sommeil s'abattit sur l'Eglise.

M. et Mme Odin eurent six enfants, cinq filles et un fils. Leur fils mourut en bas âge. Henriette était la quatrième enfant.

Le père d'Henriette était un homme très intelligent, bien éduqué, d'un caractère bien trempé et admirablement qualifié pour gouverner. Il passa ses jeunes années dans l'armée. La Suisse étant alliée à la France, elle devait chaque année fournir des milliers de soldats pour le service du roi. A

son retour chez lui, M. Odin s'engagea dans l'enseignement, mais ses talents d'administrateur se manifestèrent bientôt, et le gouvernement le nomma directeur de l'hôpital cantonal de Lausanne, où il amena sa famille en 1803. Il administra si bien cette institution qu'il fut nommé responsable du pénitencier, un très grand établissement fondé depuis peu selon des principes éprouvés et ayant pour but d'instruire et d'employer les personnes condamnées à de longues peines d'emprisonnement. M. Odin garda cet emploi jusqu'à ce que l'âge et les infirmités l'obligent à prendre sa retraite.

La mère d'Henriette était une femme d'un grand discernement et d'un caractère affectueux. Les parents d'Henriette étaient remarquables pour leur sagesse et leur amour. Leur influence sur la famille fut des plus heureuse.

Le changement de résidence du village de Montagny à la ville de Lausanne fut très avantageux pour les Odin. Cela leur fournit d'excellentes occasions pour l'éducation de leurs enfants et leur fit rencontrer des personnes cultivées. Depuis la Réforme, Lausanne a été un des centres éducatifs de la Suisse.

Henriette était très sociable. Elle aimait tout le monde et était aimée en retour. Elle avait une intelligence au-dessus de la moyenne. Elle était d'un naturel enjoué et libre, et promettait d'être d'une sagacité peu ordinaire.

Les études des jeunes se déroulèrent selon le système Pestalozzi auquel M. Odin était très attaché. Il en éprouva les méthodes dans le développement de l'esprit de ses enfants. (Le célèbre institut de Pestalozzi fut fondé à Yverdon, petite ville sur le lac de Neuchatel, bâtie sous l'empire romain, avant l'ère chrétienne. Le but de cet homme extraordinaire était moins de pousser l'enseignement que de former les facultés morales et intellectuelles par les expériences et les exemples.) Mme Odin s'occupa de l'enseignement religieux et moral de ses enfants.

La soeur aînée d'Henriette, Catherine, était une per-

sonne animée d'un bon sens et d'un caractère moral très digne; elle était bien qualifiée pour instruire et guider. Elle était également d'une piété très profonde; malheureusement, la piété qui découlait de la foi était en ces jours-là inconnue à Lausanne, et la doctrine de la croix n'y était pas prêchée.

Catherine et Henriette étaient particulièrement attachées l'une à l'autre et chacune contribuait au bonheur de l'autre. Henriette doit beaucoup aux soins vigilants et aux exemples stimulants de Catherine. Elle apprit à reconnaître ses faiblesses et ses fautes, et à tirer ainsi le plus grand profit de la connaissance d'elle-même. Dans sa première jeunesse, elle manifesta un sens très fort de la justice et un ardent amour pour la vérité et la droiture. La moindre apparence d'injustice, que ce soit à l'égard d'elle-même ou des autres, la plus petite déviation par rapport à la vérité et au droit produisait en elle un état si exaspérant d'émotion que ceux qui la considéraient comme une enfant aimante et gentille en étaient surpris. En de telles occasions, sa soeur avait l'habitude de lui faire boire de l'eau froide jusqu'à ce que sa passion fut apaisée, et lui parlait ensuite du danger et de la folie de tels éclats d'humeur. Le grand désir de Catherine était d'initier Henriette à tout ce qui était vertueux, noble et pur. Elle espérait former le caractère de sa soeur en lui répétant fréquemment certaines maximes telles que: ''Tout ce que nous voulons vraiment, nous le ferons'' - ''Le bonheur est en nous-mêmes... C'est la volonté du créateur que nous jouissions du bonheur... Il l'a mis à notre portée par la soumission de nos passions, et par l'énergie de nos pensées et de nos volontés, employées à l'enlèvement des obstacles qui sont sur le chemin du bonheur.'' - ''Le bonheur est spécialement relié à la pratique de la vertu et l'amour de la vérité et du bien.''

Les enseignements sages et efficaces de Catherine produisirent une profonde impression sur l'esprit d'Henriette. En effet, ces impressions ne la quittèrent jamais, mais augmentèrent à mesure que les années passèrent. Jusqu'à la fin de

sa vie, on l'a souvent entendu répéter: ''Quel grand bien ma chère soeur Catherine m'a fait! Quelle noble soeur elle fut!''

On a dit que l'amour est le meilleur éducateur, et il l'est en effet, si c'est un amour intelligent et sage. Dans le cas d'Henriette, ce dicton fut pleinement confirmé. Entourée de l'affection de sa mère et de sa soeur, ses facultés se développèrent sous des influences des plus bienveillantes et son caractère offrit une heureuse harmonie intellectuelle et morale.

A l'âge de quatorze ans, Henriette commença à visiter les salles de l'hôpital et à offrir son aide aux malades et aux souffrants. Elle apprit du médecin de l'établissement qu'un bon chirurgien doit avoir des yeux d'aigle, des mains de femme et un coeur de lion. Sans prétendre qu'elle possédait la première et la dernière de ces aptitudes, il fut bientôt évident que la manière d'Henriette était particulièrement adaptée pour secourir et calmer les malades qui étaient sous ses soins. Elle était spécialement attentive à ceux qui souffraient de membres blessés ou démis. Ils recevaient des soins si délicats que tous voulaient être sur sa liste de patients, et les médecins lui confiaient les pansements nécessaires après les opérations les plus difficiles. Elle se plaisait tellement à ce travail qu'à cette époque elle nourrissait en son coeur le projet de fonder un hôpital où elle pourrait se dévouer à ce travail.

Dans les salles de l'hôpital de Lausanne, Henriette acquit une grande habilité médicale et une expérience auprès des malades qui allaient se révéler plus tard d'un très grand avantage dans sa vie missionnaire. Ce fut une éducation et une discipline préparatoires voulues par le Seigneur lui-même en prévision de ses futurs travaux. Beaucoup de femmes canadiennes-françaises et leur famille eurent raison de bénir Dieu pour les dispositions de sa providence, qui plaça Henriette Odin, pendant sa jeunesse, dans des circonstances favorables pour la rendre capable d'être leur garde-malade, leur médecin, leur consolatrice, soignant avec une habilité surpre-

nante, aussi bien le corps que l'âme.

A la fin de sa quinzième année, Henriette fit sa première communion et devint membre de l'Eglise. Pour beaucoup de jeunes personnes, cet événement n'est rien de plus que leur début dans la société; pour d'autres, c'est le temps d'être bien sérieuses, et il en fut ainsi pour Henriette. Pendant les jours consacrés à l'instruction avant la communion, elle se consacra diligemment aux devoirs religieux, étudiant la théologie, lisant "l'Imitation de Jésus-Christ" et des traités concernant l'examen de conscience, priant constamment pour qu'elle puisse devenir une véritable chrétienne. Le jour de la communion se passa dans le jeûne et la prière, et elle expérimenta un sentiment si puissant de la présence de Dieu que, par cette grâce, elle espérait pouvoir vivre selon les obligations qu'elle contractait en ce jour . "O, s'exclama-t-elle des années plus tard, si j'avais connu l'amour de Dieu en Jésus-Christ, je l'aurais accepté avec des transports de reconnaissance et de joie." Mais ce bonheur ne lui fut pas donné. Le pasteur sous le ministère duquel elle fut placé était un Pélagien ou plutôt un semi-rationaliste. Selon lui, la vertu était le chemin de la vie éternelle. Satan, l'ennemi dont il est parlé dans l'Evangile, était un être imaginaire, la personnification de nos sens, de nos passions et de nos convoitises. Il ne niait pas la divinité du Sauveur, mais soutenait que les bénéfices de son sacrifice étaient seulement destinés aux grands pécheurs et particulièrement aux païens. Les jeunes du pays furent instruits dans cette forme de religion extérieure, sans repentance ni régénération. Les plus sérieux entretenaient une vague idée de la miséricorde de Dieu et de l'efficacité de la vertu, mais le plus grand nombre avaient une vie mondaine et vaine.

Les enseignements du pasteur d'Henriette ne lui donnèrent aucune satisfaction. Elle ne pouvait pas les concilier avec les déclarations trouvées dans ses livres religieux; mais n'étant pas à cette époque suffisamment instruite dans les

vérités de l'Evangile, les enseignements qu'elle reçut flattèrent l'amour de soi et l'orgueil, lesquels sont naturels à tout coeur humain. Sa vie vertueuse et régulière ainsi que ses soins pour les pauvres semblaient lui constituer une justice en laquelle elle pensait pouvoir paraître devant Dieu, en espérant que sa miséricorde pourvoirait aux imperfections de son caractère et de sa conduite, et qu'elle pourrait ainsi atteindre la vie éternelle.

Quand elle fut présentée dans la société, Henriette Odin devint vite une puissante attraction parmi les élégants de Lausanne. Son père l'encouragea à aller dans le monde et l'accompagna dans toutes les réunions où elle était invitée. Pour sa part, Henriette n'avait aucun désir de briller. Elle serait volontiers demeurée dans le sein de sa famille; elle considérait plus la société comme un moyen de développement intellectuel et une source de plaisirs légitimes qu'autrement. A cette époque, la Suisse commençait une époque nouvelle. Les grands troubles politiques qui avaient bouleversé l'Europe à la fin du siècle précédent et au commencement de celui-ci, en rejetant tout ce qui était bon, avaient pris fin. La couronne impériale étant tombée de la tête de Napoléon, l'immense puissance qu'il avait édifiée et au pied de laquelle tout le continent s'était prosterné était réduite en morceaux. Les puissances de l'Europe, fatiguées de la guerre, garantissaient finalement aux peuples les bénédictions de la paix, et le canton de Vaud, dont l'indépendance fut confirmée, décida de se réjouir de ces bénédictions au plus haut point. Des progrès de toutes sortes animèrent le pays et un esprit d'association s'étendit partout, produisant les plus heureux résultats. Des sociétés virent le jour un peu partout - pour l'avancement des sciences naturelles, des arts, de la musique, du chant, des projets variés concernant l'industrie, etc., etc. - célébrant les fêtes anniversaires et gardant les jeunes dans un tourbillon perpétuel d'excitation et de plaisir. Henriette se réjouissait grandement dans ces réunions. C'était

une chanteuse raffinée; sa voix était claire et puissante. Quand elle chantait les chants patriotiques qui étaient si populaires, elle y mettait toute son âme, si bien que son père ne pouvait l'entendre sans verser de larmes.

Les professeurs et étudiants résidant à Lausanne faisaient partie de la meilleure société du pays et plusieurs d'entre eux en étaient les ornements les plus brillants. Ceux qui étudiaient en vue du ministère furent nécessairement engagés dans des recherches qui les mirent en contact avec les gens de génie et qui favorisèrent une virilité de pensée. Les relations avec de telles personnes furent un privilège auquel Henriette trouva un grand plaisir. Ceci donna une complète liberté à ses facultés et mit en action les nobles qualités qui la distinguait. Il y avait tellement de vie et d'action ainsi que d'esprit dans sa conversation, et une telle harmonie entre son esprit et sa contenance qu'on l'appelait ''Mademoiselle Odin la diaphane''.

Les sociétés littéraires dont Henriette faisait partie se divertissaient parfois par des représentations dramatiques. Henriette personnifia un jour ''le vieil âge'' et une autre fois ''la folie'', et son talent d'imitatrice fut si admirable qu'elle en reçut tous les applaudissements. Mais elle regretta plus tard d'avoir joué ces rôles. Qui aurait pensé que, quinze ans plus tard, cette jeune fille vivante et gaie qui était la favorite à Lausanne serait une humble et dévouée missionnaire dans les maisons du Canada catholique, parlant avec une telle affection et une telle puissance de l'amour de Dieu en Jésus-Christ que ces pauvres demeures semblaient pour elle être éclatantes de lumière, incomparablement plus glorieuses que les palais splendides et les brillantes assemblées?

Mais malgré tout ce qui était charmant et agréable dans sa situation, Mademoiselle Odin n'était pas heureuse. Il y avait dans sa vie un vide qu'elle ne pouvait combler, un malaise, une agitation même qu'elle ne pouvait pas réprimer. Elle n'y comprenait rien. ''Qu'y a-t-il? se disait-elle. Que

puis-je désirer de plus?'' Elle était entourée de tous les éléments du bonheur: elle était aimante et aimée, vivait dans la pratique de la vertu, ne négligeait ni les pauvres ni les affligés, assistait régulièrement au culte et préférait le ministère des plus fervents prédicateurs, parce que son coeur en était le plus remué. Toutefois, elle était mal à l'aise. Un ver rongeait la racine de son bonheur.

Le vide dans son coeur, c'était la place que le Seigneur n'y occupait pas. L'amour qui unit l'âme à Dieu, découlant de la grâce, la joie du pardon et l'expérience de la sainteté lui étaient encore inconnus. Elle cherchait le bonheur en elle-même. Elle ne regardait pas à la croix de Christ. Malgré ses brillantes qualités et son amour du droit et du bien, Henriette n'avait pas et ne pouvait avoir la paix, parce qu'elle était privée de la foi évangélique.